

Inuô – le Roi Chien

Date de naissance inconnue, mort le 9 de la 5^e lune de l'an 20 de Oei (1413).

Auteur et acteur de nô de la période des cours du Nord et du Sud et de la période Muromachi qui la suivit. Aimé du troisième shôgun Ashikaga Yoshimitsu qui fut son mécène, davantage, dit-on, que Kan'ami et son fils Zeami. Le fait est que Zeami qui lui succéda reconnaît lui devoir énormément. Une chronique de l'époque rapporte qu'à son décès, « une nuée violette s'éleva vers le ciel ». Il est l'auteur d'un nombre considérable d'ouvrages, dont aucun ne nous est parvenu.

PRÉLUDE

LA PAROLE

Donnons-nous tout d'abord un prologue.

Toutes les histoires ont une suite. Quelqu'un écrit une continuation, une variante, ajoute un épisode secret. Comment ces suites naissent-elles, et pourquoi? Une première raison tient au fait que les histoires se racontent et disparaissent, sont racontées et s'éteignent, sont lues et s'oublent.

Sans suite, les histoires seraient éphémères et tout s'arrêterait là.

Voilà pourquoi apparaissent les suites. Pour que tout ne s'arrête pas là.

La seconde raison, c'est que le récit entendu une fois, l'histoire une fois lue, plantent une graine dans le corps de celui qui l'a écouté, de celui qui l'a lue. Et il se demande: « Et après? Que se passe-t-il, ensuite? » De la graine pointe un germe. Voire envahit tout. Voilà comment naissent les suites, comment des variantes sortent de terre.

Il y a une autre raison. Quand la version véridique de l'histoire est restée cachée, un besoin de l'entendre

apparaît, porté par le désir de ceux qui ne la connaissent pas encore. L'histoire des Heike (qu'on appelle aussi Taira) est l'histoire de l'anéantissement d'une grande maison. Or, si la maison fut anéantie, tous les alliés et commensaux de cette maison n'ont pas disparu avec elle. Ceux-là sont les graines qui formeront les suites et les variantes. Tenez, ici aussi, une graine...

Quand celle-ci germera, des personnages nouveaux apparaîtront. Certains ne figurent pas dans la version standard de l'histoire des Heike. Mais eux aussi sont nés des suites de l'histoire. Ils seront le jouet de l'auréole de gloire de la grande maison anéantie. Ou portés par le rêve des descendants de cette maison, peut-être pas si anéantie que cela. Non, je veux dire, ils seront le jouet de ce rêve.

Ces personnages, vous les trouverez ici.

Ils sont deux. Tous deux des artistes.

L'un est un troubadour joueur de luth biwa, l'autre est un acteur de sarugaku, de « singeries ». Le premier changera trois fois de nom, d'abord Tomona, puis Tomo'ichi, puis Tomoari. Le second laissera une trace dans l'histoire sous le nom d'Inuô, le Roi Chien.

Nous pouvons maintenant entrer dans l'histoire.

I

LA MER

Il était quelque part un enfant. Un enfant qui avait bien treize ou quatorze ans déjà. Un garçon. A l'origine, il était plongeur. Le plus jeune plongeur de sa famille, qui de fait était une famille de plongeurs-pêcheurs, des *ama*. Des individus de la capitale vinrent le trouver.

— Je vais te dire un secret. Pour cela il faudra plonger.

Une carte lui fut remis. Avec son père, il partit en mer. La mer, en cet endroit, était célèbre pour son abondance en crabes *heike-gani*, sur la carapace desquels est gravé un visage humain. Un visage plein de haine et de rancune. Les crabes portent sur eux le masque d'un esprit courroucé. Mais ce que ne savaient pas ceux qui habitaient dans les terres, c'est que les crabes *heike-gani* ne montrent pas leur visage de colère tant qu'ils sont dans l'eau. Pour la raison qu'avec quatre de leurs petites pattes ils portent un coquillage sur leur carapace. Une coquille de bivalve qu'ils ont arrachée pour n'en garder qu'une, par exemple, comme un masque qu'ils porteraient sur leur visage.

Autrement dit, en mer, les *heike-gani* n'ont pas de colère contre les humains qui viennent à eux.

Ils ne les vouent à aucun malheur, ne les frappent d'aucune malédiction.

Ils réservent cela pour quand ils sont hors de l'eau.

Or donc, le groupe venu de la capitale avait remis une carte à l'enfant. A l'enfant et à son père. Le père et l'enfant remontèrent un objet du fond de la mer. Ils savaient que cet objet était une rémanence d'une bataille qui avait eu lieu cent cinquante, cent soixante ans auparavant. Car ils en remontaient depuis longtemps, des pièces d'armures ou des casques à grandes « lames de houe » frontales. Ceux de la capitale, à bord d'un bateau, attendaient qu'ils émergent avec une certaine nervosité.

Le père et le fils remontèrent une épée.

Elle était longue de deux coudées et quelques pouces. Le père la sortit de son fourreau. Ceux de la capitale regardaient de très loin. Certains serrèrent leur chapelet bouddhique, d'autres grommelèrent quelques anathèmes.

Jaillit un éclair. De la lame tirée hors de son fourreau.

L'enfant en fut aveuglé. Ténèbres. Son nez se mit à saigner. Il comprit qu'il saignait à gros bouillons. Le père hurla de douleur. Il ne s'en tira pas avec un simple vertige. Comme si sa force vitale était aspirée. L'enfant ne s'en tira pas davantage avec un vertige, d'ailleurs. Il avait regardé la lame en face. Du côté opposé à la pointe, il avait aperçu les vagues comme des sortes de saillies sur le double fil de la lame, comme des jointures osseuses. Il ne l'apprendrait que bien plus tard, l'épée était trop précieuse pour être vue par des humains ordinaires, c'était de fait l'un des objets sacrés qui garantissaient la souveraineté de l'empereur. Ceux de la capitale s'écrièrent d'une seule voix : « Aah ! La relique sacrée ! La relique sacrée ! »

L'épée retourna à la mer. Comme si elle avait sauté hors du bateau de sa propre volonté. Le père de l'enfant mourut sur-le-champ. L'enfant, la vision entièrement éteinte, toujours plongé dans les ténèbres, toujours pissant le sang par le nez, en train de se vider, hurlait : « Aah ! Mes yeux ! Mes yeux ! » Il resta plusieurs jours littéralement dans les ténèbres. La lumière avait fui son champ visuel. Ces événements se déroulaient au lieu-dit de la plage de Dan-no-ura.

II

LE SÛTRA DE LA VISION

La mer en ce lieu s'appelait Dan-no-ura, la famille de l'enfant appartenait au clan Io, l'enfant à ce moment-là s'appelait Tomona. Tomona ou « Poisson Ami, l'Ami des Poissons ». Le nom Io, écrit phonétiquement en *kanji*, se serait écrit « Cinq Cents ». Mais, le mot *io* signifie aussi « poisson ». Le clan Io signifiait fondamentalement « le clan des poissons ». Pas du tout une appellation insultante. Un nom très honorable, au contraire. Un nom qui illustrait leur fierté de plongeurs incomparables.

Pourquoi ceux qui étaient venus de la capitale avaient-ils posé leurs regards sur le clan Io ?

Pour la bonne raison que des individus très, très liés aux orbes du pouvoir les avaient identifiés comme des plongeurs émérites, très supérieurs à tous les autres pêcheurs-plongeurs de Dan-no-ura. Pendant une centaine d'années au-delà de l'ère Genryaku, autrement dit pendant un siècle à compter de la bataille terminale de la guerre de Genpei, ou guerre des Minamoto et des Taira, les Io avaient plongé dans les eaux de Dan-no-ura et autres lieux-dits et offert les artefacts de la bataille qu'ils

remontaient aux puissants qui se succédaient, shôguns, régents ou empereurs. Les objets de valeur ayant appartenu aux Taira étant de ce point de vue les plus appréciés. Bien entendu, la mer n'allait pas livrer des trésors indéfiniment. La saison des vestiges que l'on offrait aux maîtres de l'heure était passée. Mais les Io continuèrent encore une bonne cinquantaine d'années à ramasser et disséminer brisures de casques et d'armures, continuant pour l'ordinaire à vivre de la pêche.

Comment le groupe venu de la capitale avait-il pu se procurer une carte, qui plus est une carte marine, de l'endroit exact où se trouvait l'épée sacrée, que les plongeurs du clan Io eux-mêmes n'avaient jamais trouvée ?

Ils tenaient l'information des « vallées Heike », comme on appelait ces villages dispersés un peu partout où vivaient cachés les descendants des Taira ou leurs affidés, les vaincus de la guerre de Genpei. Il y en avait dans les recoins les plus retirés du Japon. Certains de ceux qui se cachaient comme samouraïs étaient en réalité de la plus haute noblesse (y compris une partie des nobles de cour et des hauts fonctionnaires impériaux), et se transmettaient un texte occulte, le *Sûtra du Dragon animal*, ou *Ryûchiku-kyô*. On trouve aussi l'appellation *Ryûjiku-kyô*, *Sûtra du Dragon axial*. Mais eux l'appelaient surtout le *Sûtra de la Vision*. Le texte s'en était perdu à l'établissement du gouvernement militaire à Kamakura. Aucune copie n'en avait été conservée dans aucun temple des cinq provinces ni des sept routes. Le titre avait été écarté de la table des matières du Canon du bouddhisme Mahayana, le *Tripitaka*, ce que certains expliquent par le fait que le but était précisément d'en

faire le sùtra secret du clan Taira. Quoi qu'il en soit, le fait est que les seules copies existantes du *Sùtra du Dragon animal*, ou *Sùtra du dragon axial*, étaient en possession des descendants du clan Heike, dans les vallées Heike.

Nii-no-Ama, l'épouse de Taira-no-Kiyomori, chef du clan des Taira, le récitait.

Kenreimon'in, sa fille, qui donnerait naissance à l'empereur Antoku, le récitait.

Et quand les descendants des Heike récitait ensemble le *Sùtra de la Vision*, ils voyaient et partageaient le même rêve. Ils avaient la vision d'un sanctuaire au fond de la mer. Kusanagi-no-Tsurugi, l'épée sacrée de la dynastie impériale, s'y trouvait toujours, leur était-il dit. Le fond de la mer, c'était le fond de Dan-no-ura, ils le savaient, et ils étaient capables d'en dessiner la carte précise.

La carte de l'endroit où reposait l'épée sacrée, depuis plus de cent cinquante ans, au fond de la mer.

Mais qui plongerait pour aller l'y chercher ?

Si cette vision avait visité quelques descendants des Taira déchus dans une seule vallée Heike, cela n'eût vraisemblablement pas conduit à d'intenses débordements de ferveur religieuse. Le fait est que le même phénomène s'était produit dans divers villages de survivants cachés. Ce point fut confirmé par des personnes extérieures, infiltrées dans lesdits villages précisément dans un objectif de renseignement.

Pourquoi les survivants du clan vaincu – leurs descendants – avaient-ils accueilli ces individus dans leurs villages cachés ?

Eh bien, certes, les villageois étaient restés cachés par refus d'être assimilés par le bakufu de Kamakura, qu'avait fondé le vainqueur de Dan-no-ura et leur ennemi juré, Minamoto-no-Yoritomo. Mais le bakufu de Kamakura était tombé, maintenant. Et puis, les visiteurs n'étaient que des aveugles accompagnés d'une escorte toujours réduite, les villageois ne s'étaient pas inquiétés. D'autant moins que ces aveugles, transportés à dos d'homme ou en chaise à porteurs, avaient des luths biwa, c'étaient des artistes. « Quel bon vent vous amène ? » Ils étaient accueillis avec joie.

Des troubadours aveugles joueurs de luth biwa traversaient tout le pays à pied.

Et leurs accompagnateurs étaient surtout des *yama-bushi*, des ermites des montagnes.

Des ermites des montagnes, oui, mais pas de banals ascètes en retraite de méditation. C'étaient des agents du shôgun. Du *nouveau* shôgun qui, depuis la chute du bakufu de Kamakura, détenait le pouvoir à la capitale. Du shôgun Ashikaga.

III

LE PALAIS IMPÉRIAL

Et maintenant.

A cette époque coexistaient deux cours impériales. Deux palais impériaux et par conséquent, deux empereurs. Eh oui, si l'empereur réside en deux endroits à la fois, c'est qu'il y a deux empereurs. Quelles ficelles avaient été tirées pour en arriver là ? D'abord, le shôgunat de Kamakura est annihilé. Puis, il y a l'occupation de la capitale impériale par l'armée d'Ashikaga Takauji. Celui-ci provoque la montée de l'empereur Kômyô sur le trône, qui le nomme en retour « grand général pour la pacification des barbares », autrement dit *shôgun*, ce qui recrée un shôgunat, un gouvernement militaire « sous la tente », ce qu'on appelle le bakufu. Et celui-ci n'était pas basé à Kamakura, dans les plaines de l'Est, mais à Kyôto, la capitale impériale, dans le quartier de Muromachi, d'où le nom de « shôgunat de Muromachi » en usage depuis.

Or, en quoi Kômyô était-il justifié à se prétendre empereur ?

Il était empereur parce que les trois trésors symbolisant

la légitimité impériale lui avaient été remis par l'empereur Go-Daigo.

Go-Daigo, ayant déposé les trois trésors entre les mains de Kômyô, s'enfuit à Yoshino, dans le pays de Yamato, au sud de Kyôto. D'où, ayant fui, il déclara : « Les objets sacrés que j'ai transmis à Kômyô sont des faux ». Par conséquent, « Kômyô n'est pas légitime, le seul empereur légitime, c'est moi ». Et il établit sa cour à Yoshino.

Autrement dit, il y eut dès ce moment deux cours, deux empereurs, mais un seul possédant les trois authentiques objets sacrés, ou supposés tels. Il va sans dire qu'à la cour de Kyôto (la cour du Nord), on pensait très fort, avec des accents tragiques : « Ah ! Si nous avions les reliques sacrées ! Les reliques sacrées ! » Cependant, une autre réflexion se fit jour. « Hum... Sur ces trois trésors sacrés, au moins un, l'Épée qui Fauche les Hommes comme des Herbes, Kusanagi-no-Tsurugi, auparavant connue sous le nom de Murakumo-no-Tsurugi, l'Épée qui Rassemble les Nuages, n'est-il pas censée avoir coulé par le fond il y a cent cinquante ans à Dan-no-ura ? Le collier sacré et le miroir ont été récupérés sans dommage, mais l'épée n'a jamais été retrouvée, en principe. »

Bien avant que la cour impériale ne se scinde en deux, la perte de Kusanagi-no-Tsurugi avait été gérée dans un premier temps en utilisant l'épée exposée dans les appartements privés de l'empereur au palais de Kyôto. Puis il avait été décidé d'utiliser plutôt la réplique conservée au sanctuaire Ise-jingû à Ise. Cela avait permis d'affirmer que les trois trésors impériaux étaient réunis, moins de vingt ans après la chute du clan Heike, et l'affaire était réglée.

Ou était censée l'être.

Tant qu'il n'y avait qu'une cour impériale, pas de problème.

Mais en passant à deux, la situation n'était plus la même. Le désir devint brûlant. « Ah! Si nous pouvions avoir une vraie relique sacrée, pas une réplique, la vraie! Au moins une vraie! » Les temps étaient prêts.

Mais, l'épée sacrée, elle, ne l'entendait pas ainsi. La vieille faucheuse d'hommes comme des herbes avait-elle envie de revenir parmi les hommes? Rien n'est moins sûr. Les pauvres considérations des hommes, elle n'en avait rien à polir. Mais alors, rien.

IV

NAISSANCE

Les hommes. Les hommes. Les hommes.

Changeons maintenant de point de vue.

Il était quelque part un enfant. A peine né, nous disons donc qu'il avait un an. C'était était un garçon. Mais la vieille accoucheuse n'avait pas encore vérifié le sexe de l'enfant qu'elle poussa un cri d'horreur. La mère aussi. Avant même de porter son regard sur l'entrejambe du nouveau-né, tellement il était hideux, comme débordant de chairs dévaginées. Les membres protrudaient de cette masse qui, malgré tout, s'extirpa apparemment complète et d'un seul tenant. Il avait un visage. Des bras et des jambes. Les pieds possédaient bien une plante de pied. Mais l'ensemble avait l'air d'une malédiction, d'un scandale. A la vérité, la mère s'attendait à mettre au monde un bébé maudit. Car celui qui était cause de la malédiction l'enfant à naître n'était autre que son époux, le père de l'enfant. Aussi s'attendait-elle au pire. Mais, le pire, elle ne l'avait pas imaginé ainsi. Non, elle ne s'était pas figuré le pire sous cette forme.

Elle ne put pas même le regarder en face.

Le temps passa avant qu'elle puisse seulement vérifier la présence ou l'absence d'une verge.

Quand elle réussit à se forcer à jeter les yeux sur lui, l'enfant était déjà grand. Recroquevillée sur elle-même, la mère lutta contre sa répulsion et vit à quoi il ressemblait. Il avait plein de poils aux endroits où il n'aurait pas dû y en avoir, par exemple. Ou, par exemple, les organes en principe doubles et harmonieusement distribués entre la gauche et la droite étaient au complet mais pas placés au bon endroit. Une ruine. Par exemple, avec des dents, massives et blanches, là où auraient dû se trouver des ongles. « Hiii! » hurla la mère. « Ouh... » gémit la mère. L'enfant n'en reçut pas moins un nom. Un nom de naissance. Il changerait de nom à l'âge adulte, de toute façon. S'il l'atteignait. Or il ferait le choix de conserver ce nom toute sa vie: Inuô. Le Roi Chien.

C'est pourquoi, ici, nous dirons que dès ce moment l'enfant s'appelait Inuô.

Bien que sa famille fût originaire du pays d'Omi, Inuô était né dans la capitale impériale.

V

LE SON

Et l'enfant de Dan-no-ura ? Tomona des Io s'alita. Il savait qu'il avait perdu deux choses primordiales. La première, évidemment, son père, mort à ses côtés. Le père ne reviendrait plus, les sanglots ininterrompus de sa mère à son chevet le lui disaient assez. La deuxième, évidemment, la lumière. Sur ce point, le lendemain du jour où il avait pris le lit, il avait retrouvé une vague sensation de lueur. Peut-être guérirai-je. Peut-être la vue me reviendra-t-elle, espérait Tomona. Sa mère également. Sa mère encore plus. « Pour le moment, tes yeux sont plongés dans le brouillard, mais ce n'est que temporaire. Brume matinale se dissipe vite. » Elle ne se dissipa pas. Au bout de quelques jours, Tomona comprit qu'il ne reverrait plus la lumière.

Il n'y a pas de lumière ici, murmura-t-il.

Aah... Il n'y a aucune lumière, ici !

Mais il y avait la voix de sa mère. Qui sanglotait toujours, à cause de la mort brutale de son mari, et de la cécité soudaine de son enfant.

« Ce groupe venu de la capitale a bien parlé d'épée sacrée, n'est-ce pas ? Ils ont bien parlé d'épée sacrée ?

vérifia-t-elle encore et encore auprès de son enfant. Et cette relique sacrée, tu l'as tenue entre tes mains et tu l'as regardée avec tes yeux. Enfin, au moins le fourreau. C'est ton père qui l'a sortie de son fourreau, mais ce sont ces hommes de la capitale qui t'ont employé et t'ont obligé à la repêcher, à la prendre dans tes mains et de la regarder de tes yeux. Et bien entendu, ni toi ni ton pauvre père ne pouviez imaginer qu'il s'agissait de l'épée Kusanagino-Tsurugi. Ce n'est pas votre faute, bien sûr. Ah, quel malheur, quel malheur! »

Les paroles de sa mère lui cassaient les oreilles.

La lumière avait disparu des yeux de Tomona, mais les mots lui cassaient infiniment les oreilles.

« Mère, supplia Tomona, arrête de crier. Mère, mes oreilles, mes oreilles souffrent. »

Non, il ne souffrait pas des oreilles. Ses oreilles étaient en train de changer, comme il le comprit rapidement.

Il quitta le lit. Les forces lui revinrent rapidement. Il pouvait de nouveau marcher, seulement il ne voyait plus où. Plus précisément, il ne voyait plus rien. Mais il acquit rapidement la capacité de se mouvoir en se référant au son. Il savait où les gens étaient. Les oiseaux chantent. Les insectes s'attroupent et gigotent. Les touffes de feuilles crissent. Et les voix humaines sont fortes, une fois qu'elles vous entrent dans les oreilles, elles n'en sortent plus.

Sa mère lui dit :

« Pourquoi faut-il que notre famille soit le jouet et la victime d'une guerre qui remonte à la nuit des temps? Aujourd'hui! De nos jours! Depuis des générations et des générations, notre famille pêche dans les eaux de Dan-no-ura, il est vrai. Mais pourquoi ton pauvre père

devait-il payer pour cela? Pourquoi toi, mon fils, devais-tu payer pour cela? Pourquoi vous deux, mon époux et mon fils? Pourquoi ces deux choses? »

Par « ces deux choses », elle voulait dire la vie de son époux et la vue de son fils.

« Je voudrais bien le savoir! J'ai besoin de le savoir et je veux savoir pourquoi! »

Cela n'arrêtait pas, il fallait absolument qu'elle vocalise. La voix de sa mère lui parvenait de devant, lui emplissait les oreilles, lui emplissait la tête, si bien qu'il finissait par l'entendre également de derrière. Si bien qu'il finissait par entendre cela comme une injonction: tu dois savoir, tu dois savoir pourquoi, il faut que tu saches.

« C'est bon, j'y vais, finit par répondre Tomona. Mère, prépare-moi une canne, demanda-t-il. Une canne solide. Qui me dure jusqu'à la capitale.

— Comptes-tu monter à Kyôto?

— Je monterai, et voyagerai dans tous les pays que je traverserai.

— Si tu parviens à la capitale, mon fils, dit la mère, n'oublie jamais de te réclamer de ton nom chaque fois qu'il sera nécessaire de te nommer. Tu es un Io, du clan des Io. Je veux dire par là que tu n'es pas un vulgaire Tomona. Nomme-toi toujours par ton vrai nom: Tomona des Io, Io-no-Tomona.

— C'est entendu, Mère », répondit Io-no-Tomona, c'est-à-dire l'Ami des Cinq Cents Poissons, pointant fermement sa canne vers la terre, percevant clairement le bruit que faisait sa canne en piquant la terre. *Kon-kon*, faisait la canne, *kukkukku*, disait la canne. Il n'y a pas de lumière ici, mais il y a du son.